

Objet d'étude : la poésie

## ROUETS ET FILEUSES...

voir descriptif complet de séquence sur le site (pour les professeurs)  
voir aussi sur le site « philosophie », l'article sur le Temps.

### Corpus

Texte A : Charles-Marie Leconte de Lisle, « La chanson du rouet »,  
Chansons écossaises.

Texte B : Victor Hugo, « Le rouet d'Omphale », les Contemplations.

Texte C : Paul Valéry, « la fileuse », *Album de vers anciens*, 1927.

Annexe Tableau : Les fileuses de Velázquez



La Fileuse, Vincent Van Gogh

Texte A : Charles-Marie Leconte de Lisle, « La chanson du rouet », *Chansons écossaises*.



Jean-François Millet, la fileuse

O mon cher rouet, ma blanche bobine,  
Je vous aime mieux que l'or et l'argent !  
Vous me donnez tout, lait, beurre et farine,  
Et le gai logis, et le vêtement.  
Je vous aime mieux que l'or et l'argent,  
O mon cher rouet, ma blanche bobine !

O mon cher rouet, ma blanche bobine,  
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux ;  
Été comme hiver, chanvre ou laine fine,  
Par vous, jusqu'au soir, charge les fuseaux  
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux,  
O mon cher rouet, ma blanche bobine.

O mon cher rouet, ma blanche bobine,  
Vous me filerez mon suaire étroit,  
Quand, près de mourir et courbant l'échine.  
Je ferai mon lit éternel et froid.  
Vous me filerez mon suaire étroit,  
O mon cher rouet, ma blanche bobine !

Texte B : Victor Hugo, Le rouet d'Omphale, les *Contemplations*

Fille de Iardanos, roi de Lydie, Omphale était la veuve du roi Tmolos et régnait sur la Lydie. La légende prétend qu'elle acheta Héraclès (Hercule), emmené en Asie et proposé comme esclave par Hermès. Humilié, féminisé, il accomplit pour elle quelques travaux secondaires. Finalement Omphale, reconnaissante de tous les services qu'Héraclès lui avait rendus et ayant enfin découvert sa véritable identité et sa naissance divine, lui rendit sa liberté et le renvoya à Tirynthe, chargé de présents.

Il est dans l'atrium, le beau rouet d'ivoire.  
 La roue agile est blanche, et la quenouille est noire ;  
 La quenouille est d'ébène incrusté de lapis.  
 Il est dans l'atrium sur un riche tapis.

Un ouvrier d'Egine a sculpté sur la plinthe  
 Europe, dont un dieu n'écoute pas la plainte.  
 Le taureau blanc l'emporte. Europe, sans espoir,  
 Crie, et, baissant les yeux, s'épouvante de voir  
 L'Océan monstrueux qui baise ses pieds roses.

Des aiguilles, du fil, des boîtes demi-closes,  
 Les laines de Milet, peintes de pourpre et d'or,  
 Emplissent un panier près du rouet qui dort.

Cependant, odieux, effroyables, énormes,  
 Dans le fond du palais, vingt fantômes difformes,  
 Vingt monstres tout sanglants, qu'on ne voit qu'à demi,  
 Errent en foule autour du rouet endormi :  
 Le lion néméen, l'hydre affreuse de Lerne,  
 Cacus, le noir brigand de la noire caverne,  
 Le triple Géryon, et les typhons des eaux  
 Qui le soir à grand bruit soufflent dans les roseaux ;  
 De la massue au front tous ont l'empreinte horrible,  
 Et tous, sans approcher, rôdant d'un air terrible,  
 Sur le rouet, où pend un fil souple et lié,  
 fixent de loin dans l'ombre un œil humilié.

**Texte C : Paul Valéry, « la fileuse », *Album de vers anciens*, Paris, Gallimard, 1927.**

Assise, la fileuse au bleu de la croisée  
 Où le jardin mélodieux se dodeline ;  
 Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline  
 Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,  
 Elle songe, et sa tête petite s'incline.

Un arbuste et l'air pur font une source vive  
 Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose  
 De ses pertes de fleurs le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose,  
 Courbe le salut vain de sa grâce étoilée,  
 Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée ;  
 Mystérieusement l'ombre frêle se tresse  
 Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse  
 Angélique, et sans cesse, au doux fuseau crédule,  
 La chevelure ondule au gré de la caresse...



**La fileuse de Bou Saada. Louis Ernest Barrias**

Derrière tant de fleurs, l'azur se dissimule,  
 Fileuse de feuillage et de lumière ceinte :  
 Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte,  
 Parfume ton front vague au vent de son haleine  
 Innocente, et tu crois languir... Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

### **Annexe Tableau : Les fileuses de Velázquez**



### **QUESTION DE LECTURE**

#### **Dans chacun de ces poèmes, quel traitement le poète fait-il de l'objet choisi : le rouet ?**

Dans le texte A, le rouet est personnifié. La fileuse s'adresse à lui. Il est étroitement associé à toute son existence, jusqu'à la mort. Sous l'apparente simplicité d'un poème qui ressemble à une chanson traditionnelle (file la laine, file les jours...), c'est le mystère de l'existence humaine qui est évoqué, dans la vie comme dans la mort. Le rouet est un objet intime.

Le texte de Victor Hugo est un morceau de virtuosité et prétexte à évoquer un épisode de la mythologie grecque. Le rouet permet une sorte de mise en abysse : dans la plinthe, est sculpté l'épisode de l'enlèvement d'Europe. Et tout autour, les fantômes évoquent les exploits d'Ulysse, humilié pendant quelques mois lorsqu'il est mis en esclavage par la reine Omphale. La description du rouet – surtout dans la première strophe – est prétexte à décrire un ensemble mythologique symbolique.

Quant au poème de Paul Valéry, c'est moins le rouet que la fileuse qui est l'objet du travail poétique. Une femme, lasse de filer, s'endort à la croisée de sa fenêtre. Et la nature semble prendre son relais et filer autour d'elle, une laine singulière faite de chevelure, de songe, d'azur et d'une nature qui obéit à un dessein mystérieux. Le rouet devient un instrument qui, paradoxalement, enivre et endort, et qui est doué d'une vie propre et autonome.

Dans le texte A, le rouet est la métaphore de la vie. Dans le texte de Paul Valéry, il est la métaphore du travail poétique, dans le texte de Victor Hugo, le rouet est la figure métonymique d'Omphale et surtout de l'humiliation d'Héraclès, symbole de la force et de la puissance et asservie à une femme, fût-elle reine.

## QUESTIONS D'ECRITURE

**Commentaire composé :** Vous ferez le commentaire composé du texte de Paul Valéry

### Dissertation

**Sujet n° 1 :** Le poème est un engin à transformer le réel. La vocation poétique est-elle dans cet usage des objets du monde pour faire apparaître une autre réalité ?

Vous commenterez cette proposition en vous appuyant sur le corpus et sur votre immense culture.

**Sujet n° 2 :** « Les romanciers – Dickens au premier rang – font vivre d'une vie intense et qu'on dirait naturelle, une bouilloire, un porte-plume, une lampe, un parapluie, la voix de ce bonnetier, la calotte de cet antiquaire, le tic de ce professeur. Le pitre anglais, par un mot, une mimique, le rythme du pas, une danse presque immobile démontre, avec une immense force comique, l'évidence de nos rapports permanents avec l'homme et l'univers ». Pensez-vous que la poésie ait le même pouvoir que le roman de faire vivre l'immense poésie des choses ?

### Texte d'invention

Vous récrirez le poème de Valéry sous la forme d'un petit conte merveilleux. Et vous ferez en sorte que la sorte de son coma poétique.

## APPROCHE DU COMMENTAIRE COMPOSE

Assise, la fileuse au bleu de la croisée

Où le jardin mélodieux se dodeline ;

Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline

Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,

Elle songe, et sa tête petite s'incline.

Un arbuste et l'air pur font une source vive

Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose

De ses pertes de fleurs le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose,

Courbe le salut vain de sa grâce étoilée,

Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée ;

Mystérieusement l'ombre frêle se tresse

Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse

Angélique, et sans cesse, au doux fuseau crédule,

La chevelure ondule au gré de la caresse...

Derrière tant de fleurs, l'azur se dissimule,

Fileuse de feuillage et de lumière ceinte :

Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte,

Parfume ton front vague au vent de son haleine

Innocente, et tu crois languir... Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

*Marion Duvauchel -Alternativephilolettres*

*C'est très clairement le thème du « topos » renouvelé. Ici, c'est le thème de Marguerite au rouet, mais au lieu d'attendre Faust, elle s'endort tout simplement et s'enfonce dans un sommeil étrange et au statut aussi singulier que le fil qu'elle tisse ou file.*

### **Introduction**

Réputée difficile, un peu elliptique, la poésie de Paul Valéry est celle d'un cérébral et d'un mystique sans Dieu. Infiniment travaillée, filée, tissée, elle mêle plusieurs fils dans un tressage délicat où l'intelligibilité parfois se perd et se fond dans la musicalité de la langue. Ici, c'est entre les doigts d'un rouet que la voix poétique se perd et est rendue inextricable. « La fileuse » fait partie de ces poèmes infiniment délicats, qui commencent comme un tableau et s'achèvent dans la pure musicalité et pourtant sur la même image : celle d'une fileuse endormie devant la fenêtre et qui va progressivement se voir entourée d'une vie mystérieuse qui prend son office et file à sa place un matériau lui-même composite.

Plan possible:

- un tableau merveilleux
- un travail mystérieux
- un songe dans lequel le songeur est songé (et la fileuse filée)

Autre plan possible

- Un tableau précieux
- Un conte merveilleux
- Qui tisse quoi ? Qui est tissé ?

### **Éléments de méthode et remarques**

Il y a trois éléments qui se croisent et se tissent : la fileuse, la nature et le rouet. Il faut restituer le « tissage » de ces trois éléments. Et l'atmosphère de songe, de torpeur, comme un rêve ou un enchantement, un sortilège où les choses se mettent à vivre d'une vie propre, autonome, et où la nature se met à tisser à la place de la fileuse, et à tisser un matériau singulier : la chevelure, ou une ombre frêle qui se tisse toute seule sans que la main humaine soit nécessaire.

Il faut rendre compte de l'effet paradoxal du rouet : il ronfle et grise. La griserie est le contraire de l'assoupiement.

Bien que le rouet ne semble pas le cœur du poème, il est pourtant le centre dans la mesure où c'est lui qui continue de produire l'effet de « filage ». Il est la puissance mystérieuse autour de laquelle une autre vie s'organise, se développe, enveloppe la fileuse endormie et l'endort à jamais (ou en donne le sentiment).

Il faut rendre compte de l'atmosphère de « conte merveilleux », lorsque des fées se mettent au travail et remplacent la main humaine endormie. Mais évidemment, le conte est enveloppé dans une langue poétique qui efface ce qui serait trop visible.

La dormeuse ne voit ni n'entend rien, elle est profondément endormie et ne participe plus de cette vie insolite autour d'elle et autour de son rouet. Et pourtant, elle semble en être encore participante. Et d'ailleurs la fileuse n'est plus une fileuse mais une grande rose. Elle est entrée dans la tapisserie que la nature a brodé tout autour d'elle pendant son sommeil. Sommeil qui est peut-être définitif...

#### **PROPOSITION LARGEMENT REDIGEE**

*(Vous pourrez réécrire en mettant en forme d'une manière plus académique, en particulier en mettant les vers chaque fois qu'un passage en cité à l'appui)*

### **Approche choisie : Une réécriture précieuse d'un thème du folklore populaire.**

Le sujet de ce petit poème est très simple : Par un jour d'été, une fileuse assise à la croisée de sa fenêtre s'assoupit lentement. Ses doigts cessent leur travail de filage, mais il semble continuer sans elle, par une sorte de magie, presque d'enchantement qui se met en place autour d'elle, mais pas tout à fait sans elle. D'un thème banal et presque enfantin, le poète a fait un petit texte précieux digne du songe d'une nuit d'été.

Pour ce tour de force, il a réuni toutes les ressources de la langue, exploitant inversions ellipses transposition, termes étranges. C'est ainsi que le jardin «se dodeline », terme qu'on emploie le plus souvent pour parler de la tête quand quelqu'un s'endort, et jamais sous la forme pronominale. C'est déjà laisser entendre le lien subtil qui existe entre le jardin et la fileuse. L'intelligibilité du poème n'est pas détruite, mais elle est comme délibérément compliquée.

C'est un poème « féminin », par le thème mais aussi par les rimes, par la douceur qui se dégage, par l'atmosphère de torpeur qui enveloppe tout le texte.

### **Une réécriture de conte merveilleux**

Le personnage suit le mouvement de transformation opérée par une force invisible qui prend possession du jardin et de la jeune femme endormie. Elle est d'abord « lasse » de filer un matériau bien étrange : « une câline chevelure ». C'est le thème de certains contes traditionnels, où une femme tisse un matériau qui lui appartient, et donc son existence, sa vie propre. On trouve aussi le conte où une jeune fille doit filer de la paille, à cause d'un père quelque peu vantard... Ou le conte des trois fileuses, qui va épargner à une fille maligne et perspicace de se soumettre à une tachez astreignante et qui l'ennuie.

Si ce n'est l'ennui qui a provoqué la torpeur de la fileuse, ce qui est dit, c'est que « le songe se dévide », comme la bobine de fil qui sert à tisser. Sous la préciosité des symboles et l'effort pour dissimuler le sens immédiat, le rouet reste la métaphore de la vie humaine, mais en tant qu'elle est « endormie », en tant qu'elle s'ignore, en tant qu'elle est abandon au sommeil : « elle a bu l'azur ». Ce sommeil, comme celui de la Belle au bois dormant, n'a rien d'un sommeil naturel. C'est le sommeil des fées, de contes, du merveilleux. La fileuse n'est plus une femme mais une rose, non pas la rose du jardin, qui s'incline devant le rouet, mais une rose d'image saint sulpicienne, annoncée d'ailleurs par l' « aura » dont elle est mystérieusement enveloppée : « de feuillage et de lumière ceinte ». Quiconque a vu un jour le vert d'une rizière connaît cette couleur extraordinaire que peut prendre le « vert » quand il est gorgé d'eau et de lumière.

### **Qui tisse quoi ? Qui est tissé ?**

Car ce n'est plus la fileuse qui file mais la nature qui a pris sa place, transformant tout : la fileuse, (devenue rose), la nature qui s'embrace dans un vert de lumière, et tout cela à partir d'un breuvage mystérieux : « l'azur », autrement dit, le bleu. Cette subversion des couleurs achève de s'accomplir quand le dernier arbre brûle et que tout, donc, est consommé.

Tout se passe comme si le songe de la fileuse se mettrait à vivre d'une vie propre, et filait autour d'elle une nature nouvelle. Le jardin se met à vivre d'une vie légère, aérienne, lumineuse. Le choix des éléments l'indique : « un arbuste et l'air pur font une source vive ». Les éléments se combinent pour donner un élément nouveau. L'eau est le fruit de l'alliance improbable de l'arbre et de l'air. Cette source est suspendue au jour, image exquise mais qui ne répond nullement à l'information d'habituelle du réel du monde. Cela ressemble au fond à une estampe japonaise. Dans cet ensemble, une tige se courbe pour faire au rouet l'offrande de sa fleur : une rose. C'est une tonalité onirique qui répond au songe de la fileuse.

C'est dire encore que le jardin s'incline devant l'objet qui reste au cœur du travail poétique : le rouet. Et ce travail n'a rien de commun, il est lié à la « grâce étoilée » avec laquelle et dans laquelle on le salue. Le matériau lui-même n'est pas une laine banale, mais d'abord la chevelure, puis une « laine isolé », puis le feuillage lui-même. La métamorphose embrasse tout : la fileuse, la nature et le rouet.

Qu'est-ce donc qui est tissé sinon la vie même ? La vie de la fileuse qui s'abandonne à un sommeil d'une nature particulière. Au terme de cette métamorphose, elle est éteinte. Tu es éteinte au bleu de la croisée où tu filais la laine. L'imparfait signe que peut-être elle ne s'éveillera plus, du moins dans

ce rêve-ci. Peut-être dans un autre songe continuera-t-elle de filer de nouvelles images dans lesquelles elle trouvera une sorte de mort. Certains songes seraient-ils mortels ?

### **Conclusion :**

Un poème précieux, d'un grand raffinement, qui joue sur toutes les ressources de la langue mais aussi du thème qui résonne de toutes les chansons populaires ou moins populaires de « Marguerite au rouet ». Le rouet n'est pas seulement entre les mains de la fileuse, il semble aussi dans cette surnature de la langue poétique qui mêle songe, langage, images et sonorités pour faire surgir une autre image que celle d'une simple fileuse endormie à la fenêtre. Une image où le sommeil a filé sa « laine isolée ».

### **Textes complémentaires**

Texte n° 1 Les trois fileuses, conte de Grimm (voir sur le site à la rubrique « le Conte »)

Texte n°2 : Marguerite Desbordes-Valmore, La fileuse et l'enfant,

Texte n° 3 : Jacques Douai, File la laine, chanson (voir *you tube* Isabelle Aubret)

Texte n° 4 : Goethe, « die Spinnerin »

Texte n° 5 : *la Théogonie* d'Hésiode

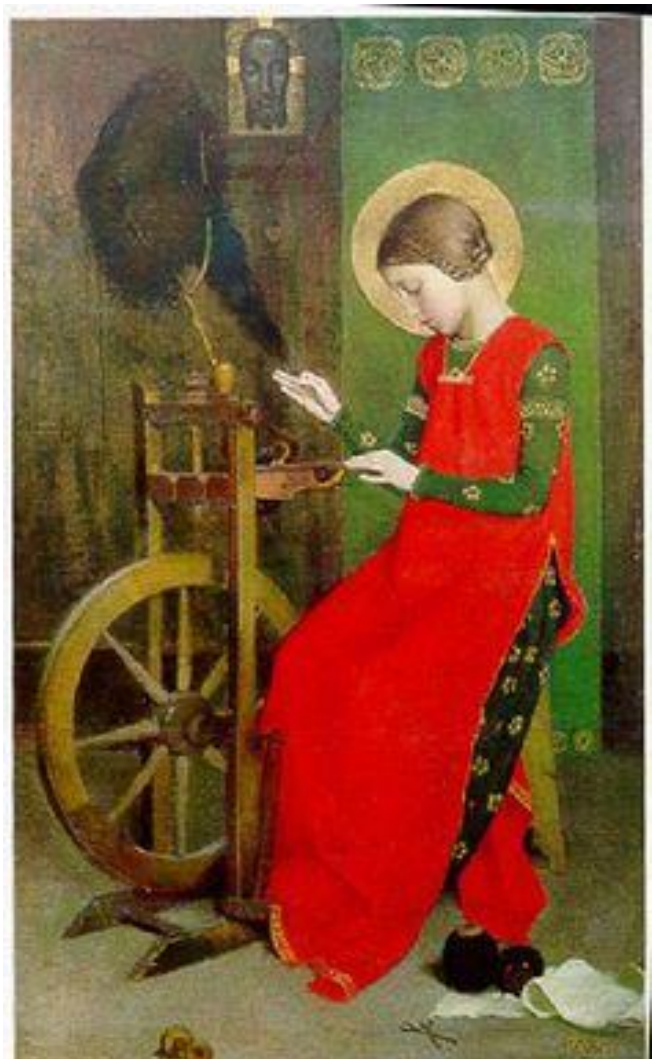
### **Texte complémentaire n° 2 Marguerite Desbordes-Valmore, « La fileuse et l'enfant »**

J'appris à chanter en allant à l'école :  
Les enfants joyeux aiment tant les chansons !  
Ils vont les crier au passereau qui vole ;  
Au nuage, au vent, ils portent la parole,

Tout légers, tout fiers de savoir des leçons.  
La blanche fileuse à son rouet penchée  
Ouvrait ma jeune âme avec sa vieille voix.  
Lorsque j'écoutais, toute lasse et fâchée,  
Toute buissonnière en un saule cachée,  
Pour mon avenir ces thèmes d'autrefois.  
Elle allait chantant d'une voix affaiblie,  
Mêlant la pensée au lin qu'elle allongeait,  
Courbée au travail comme un pommier qui plie,  
Oubliant son corps d'où l'âme se délie ;  
Moi, j'ai retenu tout ce qu'elle songeait :  
— "Ne passez jamais devant l'humble chapelle  
Sans y rafraîchir les rayons de vos yeux.  
Pour vous éclairer c'est Dieu qui vous appelle ;  
Son nom dit le monde à l'enfant qui l'épèle.  
Et c'est, sans mourir, une visite aux cieux.  
"Ce nom comme un feu mûrira vos pensées,  
Semblable au soleil qui mûrit les blés d'or ;  
Vous en formerez des gerbes enlacées,  
Pour les mettre un jour sous vos têtes lassées  
Comme un faible oiseau qui chante et qui s'endort."  
N'ouvrez pas votre aile aux gloires défendues ;  
De tous les lointains juge-t-on la couleur ?  
Les voix sans écho sont les mieux entendues ;  
Dieu tient dans sa main les clefs qu'on croit perdues ;  
De tous les secrets lui seul sait la valeur.  
"Quand vous respirez un parfum délectable  
Ne demandez pas d'où vient ce souffle pur.

Tout parfum descend de la divine table ;  
 L'abeille en arrive, artiste infatigable,  
 Et son miel choisi tombe aussi de l'azur.  
 "L'été, lorsqu'un fruit fond sous votre sourire,  
 Ne demandez pas :  
 Ce doux fruit, qui l'a fait ?  
 Vous direz :  
 C'est Dieu,  
 Dieu par qui tout respire !  
 En piquant le mil l'oiseau sait bien le dire.  
 Le chanter aussi par un double bienfait.  
 «Si vous avez peur lorsque la nuit est noire,  
 Vous direz :  
 Mon Dieu, je vois clair avec vous :  
 Vous êtes la lampe au fond de ma mémoire  
 Vous êtes la nuit, voilé dans votre gloire.  
 Vous êtes le jour, et vous brillez pour nous !  
 Si vous rencontrez un pauvre sans baptême.  
 Donnez-lui le pain que l'on vous a donné.  
 Parlez-lui d'amour comme on fait à vous-même  
 ;  
 Dieu dira :  
 C'est bien !  
 Voilà l'enfant que j'aime ;  
 S'il s'égaré un jour, il sera pardonné."  
 Voyez-vous passer dans sa tristesse amère  
 Une femme seule et lente à son chemin,  
 Regardez-la bien, et dites :C'est ma mère,  
 Ma mère qui souffre ! —Honorez sa misère,  
 Et soutenez-la du cœur et de la main.  
 "Enfin, faites tant et si souvent l'aumône,  
 Qu'à ce doux travail ardemment occupé,  
 Quand vous vieillirez, — tout vieillit.  
 Dieu l'ordonne —  
 Quelque ange en passant vous touche et vous  
 [moissonne.  
 Comme un lys d'argent pour la Vierge coupé.  
 "Les ramiers s'en vont où l'été les emmène,  
 L'eau court après l'eau qui court sans s'égarer,  
 Le chêne grandit sous le bras du grand chêne,  
 L'homme revient seul où son cœur le ramène,  
 Où les vieux tombeaux l'attirent pour pleurer."  
 J'appris tous ces chants en allant à l'école :

Les enfants joyeux aiment tant les chansons !  
 Ils vont les crier au passereau qui vole ;  
 Au nuage, au vent, ils portent la parole,  
 Tout légers, tout fiers de savoir des leçons



**Sainte Elisabeth de Hongrie,  
 Marianne Stokes.**



**Texte complémentaire n° 4: Goethe, « Die Spinnerin » (traduit de l'allemand)**

Tandis que je filais, tranquillement et sans bruit,  
 Sans seulement broncher,  
 Un beau seulement jeune homme s'approcha  
 De ma quenouille.  
 Me fit des compliments sur ce qui le méritait,  
 Quel mal y a-t-il à cela ?  
 Sur mes cheveux au lin pareil et pareil le fil.  
 Ce faisant, ne se tint point tranquille,  
 Ne laissant rien en l'ancien état :  
 Et le fil se rompit en deux,  
 Que j'avais longtemps entretenu.  
 Et le lin, sur la balance, Faisait encore bon poids ;  
 Mais hélas ! je ne pouvais Plus m'en vanter.  
 Lorsqu'au tisserand je le portai,  
 Je sentis quelque chose bouger,  
 Et mon pauvre cœur battit  
 A coups redoublés.  
 Et voici qu'au fort du soleil,  
 Je l'apporte à blanchir,  
 Et qu'à grand' peine je me penche  
 Vers l'étang le plus proche.  
 Ce que dans la chambrette J'ai tissé bien fin, sans bruit,  
 Finit — comment pourrait-il en être autrement ?  
 — Par sortir au soleil.



*Benjamin Vautier, Spinnerin, 1858*

**Texte complémentaire n°5 : Théogonie d'Hésiode**

La Nuit (25) enfanta l'odieux Destin, la noire Parque et la Mort ; elle fit naître le Sommeil avec la troupe des Songes, et pendant cette ténébreuse déesse ne s'était unie à aucun autre dieu. Ensuite elle engendra Momus, le Chagrin douloureux, les Hespérides, qui par delà l'illustre Océan, gardent les pommes d'or et les arbres chargés de ces beaux fruits, les Destinées, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis et Atropos qui dispensent le bien et le mal aux mortels naissants, poursuivent les crimes des hommes et des deux et ne déposent leur terrible colère qu'après avoir exercé sur le coupable une cruelle vengeance. La Nuit funeste conçut encore Némésis, ce fléau des mortels, puis la Fraude, l'Amour criminel, la triste Vieillesse, Éris au cœur opiniâtre. L'odieuse Éris fit naître à son tour le Travail importun, l'Oubli, la Faim, les Douleurs qui font pleurer, les Disputes, les Meurtres, les Guerres, le Carnage, les Querelles, les Discours mensongers, les Contestations, le Mépris des lois et Até, ce couple inséparable, enfin Horcus, si fatal aux habitants de la terre quand l'un d'eux se parjure volontairement.